Lettre du comte M. de Mniszech, à la Société Oeconomique de Berne

Autor(en): **de Mniszech**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne**

Band (Jahr): **4 (1763)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-382578

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LETTRE

du Comte M.

DE MNISZECH,

à la Société œconomique de

BERNE.

MESSIEURS

L'Amour de la patrie, ce noble principe des grandes actions, ce reſſort puiſſant des ames fortes, s'il n'eſt point corrompu par l'envie, n'étouffa jamais les ſentimens primitifs de la bienveillance univerſelle, parce qu'ils ſont fondés ſur les droits de l'homme, & les devoirs de la nature. Cette affection générale eſt antérieure à toutes les autres, auſſi doit-elle en être la régle : on eſt homme avant que d'être citoïen, & en devenant membre d'une ſociété particuliére, on ne ceſſe pas d'appartenir au corps du genre-humain. Des rélations plus intimes avec ceux qui habitent les mêmes climats, qui parlent la même langue, qui profeſſent une même religion,

qui

qui obéïſſent aux mêmes loix, qui ſont ſoumis aux mêmes conſtitutions, ne doivent point rompre ces liens étroits, & ſacrés que la nature prévoïante forma ſi ſagement entre tous les humains.

Ce ſont ces ſentimens généreux, Meſſieurs, que je n'ai point eû de peine à découvrir parmi vous, comme j'en trouvois déja dans mon cœur le germe prétieux. Arrivé du fonds du nord, il y a ſeize mois, pour m'inſtruire au milieu de vous, vous m'avez reçu, accueilli, inſtruit, comme ſi j'étois un de vos concitoïens. Bientôt admis dans vos aſſemblées, j'ai aſſiſté à vos conférences, & j'ai admiré vos travaux.

Toûjours occupés à éclairer vos compatriotes, avec autant de zéle que d'intelligence, je vous ai vû en même tems remplis du deſir de vous rendre utiles, s'il vous étoit poſſible, à toutes les nations. Il n'eſt plus de myſtére politique dans les états gouvernés par la ſageſſe; les médecins qui aux lumiéres de l'eſprit joignent la bonté du cœur, n'ont point de ſecret; ainſi de vrais philoſophes s'empreſſent à faire ſervir ſans jalouſie, toutes leurs connoiſſances au bien de l'humanité.

Guidés par ce penchant à vous communiquer, vous publiés vos obſervations dans deux langues, afin de les rendre utiles à un plus grand nombre de perſonnes.

Des

Des Sociétés étrangeres, qui ont ſçû apprétier vos vues & vos lumiéres, ſe ſont fait un plaiſir de lier avec vous une correſpondance, qui de pluſieurs nations, ſemble n'en faire qu'une ſeule. De là une augmentation de connoiſſances, & la propagation même de cette bienveillance réciproque, qui devroit unir tous les hommes.

Si ces ſentimens étoient mieux établis, & plus communs, ne pourroient-ils pas enfin étouffer ces malheureuſes ſemences de la diſcorde, qui a produit ſi ſouvent les guerres les plus cruelles ?

Heureuſement placés & toûjours ſagement gouvernés, vous ne reſſentés, il eſt vrai, ces agitations, que par la compaſſion qui vous fait prendre part aux miſéres de vos ſemblables. Au milieu d'une paix conſtante, votre République forme des établiſſemens, perfectionne les arts, étend ſon commerce, encourage l'agriculture, qui eſt la prémiére ſource de la puiſſance réelle des états. Déja je contemple avec plaiſir dans l'avenir, cet accroiſſement de proſpérité, qui ſera une nouvelle preuve de cette grande vérité, c'eſt que les nations les plus éclairées, ſont auſſi les plus heureuſes.

C'eſt un beau mot que celui d'amour de la patrie ; mais il faut l'avouër ; c'eſt un mouvement plus ſouvent étalé que bien ſenti. On aime

aime la patrie. N'eſt-ce point la province où l'on eſt né ? La ville que l'on habite ? Trop ſouvent même le parti qui y domine, & auquel on s'eſt attaché ? Bientôt cet amour ne ſera plus que celui de la famille à laquelle on eſt uni par le ſang, & reſſerrant ainſi de plus en plus la ſphére d'une affection intéreſſée, il ſe trouve que l'amour de la patrie, n'eſt enfin que l'amour propre, qui embraſſe quelquefois des enfans, parce qu'on les confond avec ſoi, en les enviſageant comme la continuation de ſon éxiſtence.

C'eſt dans vos entretiens que j'ai appris à développer des principes plus élevés, que mon cœur me dictoit. Pour aimer véritablement ſa patrie, il faut donc ſavoir perdre de vuë ſon intérêt perſonnel & préſent, étendre ſes affections ſur tous les individus de tous les ordres, qui compoſent l'état. Ceux qui gouvernent, & ceux qui ſont gouvernés, ceux qui commandent, & ceux qui doivent obéïr; ceux qui cultivent la terre, & ceux à qui elle appartient; les riches & les pauvres, tous, quoique de différentes claſſes, ſont des citoïens de la république, dont la réünion, la ſûreté, & le bien être conſtituent la puiſſance totale de l'état bien gouverné. On ne peut par là même ſéparer des intérêts qui ſont inſéparables; c'eſt la proſpérité commune qui fait la vraïe richeſſe, & la véritable force du

tout

tout, de même que châque intérêt particulier, favorisé au préjudice, ou à l'exclusion des autres, en est l'affoiblissement, ou la destruction.

Je ne fais là, Messieurs, qu'exposer les principes de vos travaux patriotiques, & des sacrifices, que vous savés faire pour le bien général. Des expériences couronnées par quelques succès tracent aux autres la route, qu'ils peuvent suivre avec confiance; des essais, qui laisseroient dans le doûte jusqu'à-ce que quelqu'un les eût fait, peuvent tirer de l'incertitude sur des objêts quelquefois fort intéressans: des expériences, même infructueuses, apprennent à d'autres à ne pas les tenter. Ne faire que ce que ses dévanciers ont pratiqué, c'est montrer que l'amour propre craint de s'exposer à des sacrifices nécessaires pour tendre à la perfection. Rarement en effet celui qui le prémier éléve une manufacture, celui qui fait une nouvelle plantation, celui qui introduit une nouvelle culture, ou une méthode utile, mais inusitée, en tire-t-il quelque profit. D'ordinaire, en marchant dans une route qui n'est point encore fraïée, l'on s'expose à des pertes. Les fraix dans les commencemens sont plus considérables, ou bien l'on a manqué à certaines précautions. Il faut surmonter des obstacles: & les contradictions des hommes inutiles, parce qu'ils sont frivoles, ou des hommes mé-

chans, parce qu'ils ſont envieux, ne ſont pas les plus aiſées à vaincre. Ajoûtés à tout celà qu'on eſt forcé quelquefois de retourner ſur ſes pas, pour chercher des moïens moins diſpendieux, ou plus abrégés, pour épargner la main d'œuvre, ou diminuer les fraix. D'ailleurs pour accoûtumer le peuple à un certain travail, à quelque manipulation, il faut du tems & de la patience, juſqu'à-ce qu'il ait contracté une habitude, qui rend tout aiſé; habitude même, qui dans certains cas, doit forcer en quelque ſorte la nature, & faire évanouïr bien des préjugés contre tout ce qui eſt nouveau. Mais comme l'on plante ſouvent des arbres pour ſes ſucceſſeurs, ſans que la main qui les a dreſſé en puiſſe cueillir les fruits; de même on doit perdre de vüe le préſent, & l'intérêt perſonnel, pour travailler à l'utilité de ſes contemporains, ou à celle de la poſtérité. C'eſt là étendre ſes vuës, & prolonger ſon éxiſtence: cette conduite demande certainement du courage, & du déſintéreſſement. C'eſt un tribut païé à l'humanité, & un ſacrifice offert à la patrie.

Voilà, Meſſieurs, le modéle que vous m'avés tracé. Mon ame enflammée du même feu, s'éfforcera de le ſuivre. Si même vous ne trouviés pas dans la juſte eſtime de vos contemporains la glorieuſe récompenſe, qui vous eſt duë: je vois déja l'établiſſement de

votre

votre ſociété faire époque dans les annales futures de votre République.

De retour dans ma patrie, j'y trouverai ſans doûte des citoïens, qui vous reſſemblent. J'ambitionnerai de m'unir avec eux, dans les vuës, qui vous animent. Je leur préſenterai, ſinon des lumiéres, & de l'expérience, au moins des intentions pures, & des efforts ſoûtenus par l'amour du bien. Heureux ſi nous pouvions quelque jour goûter le plaiſir délicieux, que doit aſſûrer le ſuccès à des cœurs généreux, & voir une vaſte République jouïr de la conſidération, qu'elle doit avoir.

C'eſt encore dans vos principes, que j'ai trouvé le développement de la vraïe notion de la liberté, ce préſent ſi précieux de la Divinité, ce prémier bien de la vie civile; de cette liberté ſi favorable à l'agriculture, & ſi néceſſaire pour tous les établiſſemens utiles. Elle ne conſiſte ni dans la licence de ſuivre un caprice aveugle; ni dans le funeſte pouvoir de rendre inutile les intentions les plus ſages des meilleurs citoïens; ni dans l'indépendance que donne la grandeur du crédit, où l'excès des richeſſes; ni dans le ſilence des loix, que dicta la raiſon pour le maintien de l'ordre, & la ſûreté de tous les états. Ce ſeroit la puiſſance de faire le mal. Je l'ai vû cette ſage liberté régner parmi vous à l'ombre de la paix, & j'ai conclu, que c'étoit la ſoûmiſſion de tous les citoïens à des loix équitables; que c'étoit le balancement éxact de tous les pou-

voirs réciproques, d'où resulte l'impuissance, où est châque citoïen de faire le mal impunément; que c'étoit l'equilibre bien calculé des diverses autorités, le ressort de tous les tribunaux, l'activité du gouvernement, & la sûreté de tous les habitans.

Sensible, MM., autant que je le dois être, à l'amitié, que vous m'avés témoignée, & dont vous venés encore de me donner une preuve en introduisant dans votre Société mon frére, presqu'au moment de son arrivée ici, j'ai crû être autorisé par vos bontés mêmes, à vous offrir une foible marque de ma vive reconnoissance : c'est un coin de médaille pour servir désormais aux prix que vous distribués annuellement.

J'y joins une médaille d'or pour celui qui traitera le mieux, à votre jugement, une question, dont toutes vos vuës m'ont donné l'idée : *Quel devroit-être l'esprit de la législation, pour encourager l'agriculture, & favoriser rélativement à cet objet éssentiel, la population, les arts, les manufactures, & le commerce.*

Je souhaiterois que les mémoires vous fussent présentés avant le prémier d'Août 1764; pour que le prix fût adjugé, le dernier samedi du mois de septembre de la même année.

Que

Que ne puis-je MM., par quelque autre moïen vous faire connoitre toute l'étendue de l'attachement sincère que je vous ai voué pour toute ma vie &c.

MESSIEURS &c.

BERNE *ce* 22. *Novemb.* 1763.

M. MNISZECH.

REPONSE

A LA LETTRE PRECEDENTE.

MONSIEUR

UNe de ces rares qualités, qui ne ſemblent être accordées par la nature qu'à un petit nombre de ſes favoris, c'eſt ſans doûte ce panchant vif & décidé d'un vrai citoïen de diriger ſes talens vers le bien de la ſociété & le bonheur de la patrie. C'eſt ce déſir d'être utile, c'eſt cet effort conſtant d'un cœur noble, qui vous a ſeparé, M. pour quelque tems, de la nation, qui fonde ſur Vous les plus grandes eſpérances, & qui ſe félicite déja de la qualité des fruits que promettent d'auſſi belles fleurs. Dans cette vuë Vous Vous livrés a l'ardeur d'acquérir des connoiſſances utiles: préſumant de les voir fleurir à l'ombre de la paix & ſous le bouclier de la liberté, Vous avés donné la préférence au ſéjour de notre ville: heureuſe ſi l'effet juſtifie Votre attente!

Les mêmes motifs qui ont fixé le choix de Votre ſéjour, ont dû M., influër ſur celui de Vos habitudes & d'une ſociété de perſonnes dont le goût eût quelque raport avec le Vôtre

tre. Des hommes, dont toutes les inclinations ſont tournées vers l'utilité publique, ſe plairont toûjours dans le commerce de ceux qui cultivent les mêmes connoiſſances. Un cœur noble donne volontiers ſon amitié à de vrais patriotes. Ces ſentimens Vous ont lié, avec une ſociété dont les travaux Vous ont paru mériter des éloges par l'excellence de leur but. Cette ſociété a aquis en Vous un membre actif, & un promoteur généreux. Vous lui avés, M., préſenté l'éxemple d'une application ſoûtenuë, d'un zèle infatigable, & de l'éxactitude dans les recherches ſavantes. Non content des preuves que vous nous avés données, d'une amitié auſſi précieuſe, Vous l'avés ſcellée par un gage permanent, qui la préſentera à nos yeux dans le tems d'une abſence que nous prévoïons avec une douleur réelle.

Le prix du préſent que nous devons, M., à des ſentimens ſi flateurs eſt encore réhauſſé par la maniére dont il nous eſt offert. Le coin de médaille que vous avés fait graver, fait honneur à votre goût, comme la lettre qui l'accompagne en fait beaucoup aux ſentimens élevés de votre ame. L'un & l'autre prouvent ce diſcernement ſolide & cette pénétration vive, qui ſavent ſaiſir, dans les objèts des ſciences, la partie la plus utile.

La Société accepte avec une vive reconnoiſſance ce gage précieux de votre amitié. Elle

a chargé le Président du comitté de vous exprimer, M., de bouche, nos ſentimens. Elle a ordonné, que la médaille, que vous avés fait éxécuter, ſoit gravée pour être imprimée ſur le titre du recueil de ſes mémoires, & y être un monument public & durable des ſentimens que vous nous avés voués. L'artiſte, dont la main habile a ſi heureuſement ſervi vos vuës & votre goût, a été reçu membre honoraire de notre Société. Elle a cru lui devoir cette marque d'aprobation & ce motif d'encouragement.

Nous avons été touchés de la généroſité qui vous a engagé, M., à conſacrer les prémices du coin à une médaille pour un prix particulier, & nous ne l'avons pas été moins du choix du ſujet que vous propoſés. Il décéle de grandes vuës & de nobles intentions.

La ſeule penſée qui pouvoit troubler notre joïe, vous l'avés prévenuë, M., par l'aſſûrance flatteuſe de la durée de votre amitié. Ni le tems, ni l'éloignement ne pourront diminuer la conſidération très diſtinguée avec laquelle nous vous demeurerons tous ſincèrement attachés &c.

Au nom de la Société.

N. E. TSCHARNER *Sécrétaire.*

DES-